

Fabrice était blanc comme un linge. Ses lèvres tremblaient. Ce fut d'une voix méconnaissable qu'il demanda :

— Eh quoi, vraiment, cet objet pouvait tout changer ? Tout remettre en question ? ...

— Jo le crois. ...

— Qu'était-ce donc ?

— Une lettre... répondit carrément Claude Marteau. Une lettre de femme. ...

## XIX

## FABRICE COMMENCE A DOUTER DE SON ÉTOILE

— Une lettre de femme ! répéta Fabrice stupéfait, car il ne s'attendait à rien de pareil, et la révélation du matelot bouleversait ses idées.

— Oui, monsieur... répondit Claude Marteau.

— Adressée à qui ? demanda vivement le jeune homme.

— Ça, par exemple, je n'en sais rien...

— Comment ?

— Oh ! c'est bien simple... je n'ai ramassé que la lettre sans l'enveloppe, et naturellement c'est sur l'enveloppe que se trouvait l'adresse...

Fabrice regarda son interlocuteur avec une sorte de défiance, se demandant si Claude ne se jouait point de lui.

L'ex-matelot soutint son regard avec une placidité qui dissipa les soupçons de Fabrice.

— Et, demanda ce dernier d'un ton très calme, quoique son cœur battit à briser sa poitrine, cette lettre était signée ?

— Oui, monsieur...

— De quel nom ?

Cette fois ce fut Claude Marteau qui sans affectation attachait ses yeux sur le visage du jeune homme.

Il voulait se bien rendre compte de l'effet produit par le coup qu'il allait porter.

— Le nom qui signait la lettre était celui-ci : *Mathilde Jancelyn*... dit-il.

Un frisson presque imperceptible effleurant l'épiderme, un léger tressaillement des narines, trahirent seuls l'effroyable émotion de Fabrice.

Mais Claude était aux aguets et ces symptômes de terreur, si faibles qu'ils fussent, ne pouvaient lui échapper.

— Touché ! pensa-t-il ; voilà mon scélérat de patron dans ses petits souliers ! Puis il continua tout haut : Naturellement le procureur de la République aurait retrouvé sans grande peine cette demoiselle ou cette dame Mathilde Jancelyn, et lui aurait demandé le nom du particulier à qui elle écrivait des lettres qu'il venait égarer dans mon bateau... Une fois ce particulier connu, on tenait le mot de la devinette... Pas vrai, monsieur ? ...

— Oui... oui sans doute... balbutia Fabrice avec effarement. Cette lettre, poursuivit-il, vous l'avez ? ...

— Oh ! non, par exemple !

— Qu'est-elle devenue ! ...

— Vous comprenez qu'ayant fait la sottise de garder le silence juste au moment où il aurait fallu me délier la langue, un pareil chiffon de papier devenait dangereux entre mes doigts. J'en ai allumé ma pipe... avec bien du regret ! ... Je me disais qu'enfin il aurait suffi de montrer ce papier à messieurs les juges en temps utile, pour envoyer à la guillotine le vrai coquin en place de l'innocent, car il était innocent, le nommé Pierre, j'en mettrais ma main au feu ! ...

Certainement... répondit Fabrice dont une sueur froide mouillait les tempes.

— Eh bien, monsieur, continua Claude Marteau, aujourd'hui plus que jamais je me reproche ce que j'ai fait, ou plutôt ce que je n'ai pas fait ! J'ai sur la conscience la mort de ce pauvre malheureux qu'on pouvait sauver facilement, sans compter que si j'avais su que vous étiez l'ami de mademoiselle Paula Baltus, et que vous alliez bientôt devenir son mari, j'aurais parlé, rien que pour vous faire plaisir à elle et à vous...

— Il est certain que cela eût été un grand bonheur pour tout le monde, répliqua Fabrice en s'efforçant d'affermir sa voix.

Malheureusement il est trop tard... On ne peut rien changer aux faits accomplis... Mais je me sens un peu fatigué, ramenez-moi à terre je vous prie...

— Monsieur ne descend pas dans l'île ?

— Non...

— Ça suffit... Nous aborderons dans trois minutes...

L'ex-matelot en disant ce qui précède, appuya ferme sur ses avirons.

Fabrice ne tarda point à se remettre et reprit la parole.

— Vous êtes bien ici, Claude Marteau... dit-il. Vous y resterez longtemps, je l'espère... Cela dépendra de vous seul... Travaillez, soyez honnête homme... Effacez enfin un passé que je connais seul et dont je me garderai bien de parler à une qui vive...

— Soyez tranquille, monsieur... Vous n'aurez rien à me reprocher, j'en réponds...

— J'y compte... Demain, s'il y a un peu d'air, nous irons faire un tour en Seine du côté d'Argenteuil afin de juger la marche du sloop...

— C'est un fin voilier, monsieur... Vous serez content...

La pointe du you-you touchait la plus basse marche de l'éscalier descendant à la rivière.

Fabrice mit pied à terre et rentra dans le parc en se disant tout bas :

— Une lettre de Mathilde ! C'est étrange ! Elle ne m'a pas écrit plus de quatre ou cinq fois, Mathilde ? ... Comment ai-je perdu cette lettre ? ... Il y a là quelque chose d'inexplicable... d'in vraisemblable... d'impossible ! ... Je croirais presque que Claude Marteau ne m'a pas dit la vérité... Mais cela est impossible... Comment saurait-il ce nom, et dans quel intérêt chercherait-il à me tromper, alors qu'il me doit déjà tant, et qu'il attend de moi tant encore ? ...

Claude de son côté pensait, en retournant au sloop chercher petit Pierre :

— Bigrement bien inventée tout de même l'histoire de la lettre... Il a coupé dedans tout en plein... J'étais bien sûr d'avoir reconnu la femme que j'ai sauvée pour celle qui était dans sa compagnie à Melun... Eh ! eh ! monsieur Fabrice Leclère, on est aussi malin que vous, et peut-être même un peu plus ! Ah ! vous voulez me tirer les vers du nez ! ... Ah ! vous voulez savoir quelles preuves de votre crime je possède ! ... Ça, voyez-vous, c'est du naman et je le garde pour les juges...

Fabrice, rentré à l'habitation, donna l'ordre d'atteler sans perdre une minute.

Après avoir calculé tout, il avait résolu de voir Paula Baltus avant Rittner, et il fallait qu'il fût au chemin de fer de Lyon à neuf heures.

Il arriva juste à temps pour monter dans le train, et à dix heures il sonnait à la porte de la villa où nous avons à plus d'une reprise conduit nos lecteurs.

Le domestique qui lui ouvrit cette grille le reconnut du premier coup d'œil et sembla surpris de le voir.

— Mademoiselle Baltus est-elle chez elle ? demanda Fabrice.

— Non, monsieur...

— Je joue de malheur, alors ! Savez-vous à quelle heure mademoiselle Baltus rentrera ?

— Mademoiselle ne doit pas rentrer... aujourd'hui du moins...

— Que dites-vous ? ... s'écria le jeune homme.

— Mademoiselle, depuis dix ou douze jours, n'habite plus la maison...

— Où donc est-elle ?

— A Paris.

— Chez madame Jacques Lefebvre sans doute, au parc des Princes ? ...

— Je ne sais pas, monsieur... Mademoiselle n'a rien dit en partant.

— Mademoiselle Baltus avait-elle reçu une dépêche avant son départ ? ...

— Une dépêche d'Amérique... Oui, monsieur...

— Merci...